

## Le trou - 2010

Le fil rouge de l'année, c'est le reportage effectué en Allemagne avec Annie, sur l'exploitation du charbon par la puissante société RWE (*Rheinisch-Westfälisches Elektrizitätswerk*) dans la Ruhr.

La ville d'Albert est jumelée avec celle d'Aldenhoven située au cœur du triangle formé par Aix-la-Chapelle, Cologne et Düsseldorf. L'an dernier, le responsable du comité français de jumelage m'avait proposé de réaliser un film de présentation de la ville d'Aldenhoven, tous frais payés. J'ai bien sûr accepté.

Stéphanie, responsable du comité allemand nous accueille, Annie et moi, et nous guide pour trois jours de tournage aux quatre coins de la région. Tout est planifié à la minute près, conformément à la rigueur germanique. Chaque intervenant semble jouer une partition parfaitement réglée. On commence par le musée Ludwig Gall où sont exposés les vestiges de l'époque romaine. Le guide local ne peut s'empêcher de souligner ironiquement le passage de Napoléon et la défaite de ses troupes à la bataille d'Aldenhoven. Puis les visites se succèdent : l'école et sa piscine chauffée, le château d'Engelsdorf, celui de Dürboslar, les jardins potagers et le cimetière, véritables parcs propices à la promenade. Tout se déroule dans une ambiance de fête, de joie de vivre saisissante, comme chez Angélika et Heinrich, plus bohèmes que bohème dans leur jardin extraordinaire semé d'une multitude d'œuvres métalliques ou sculptées en céramique.

Et puis Stéphanie nous conduit au bord du « trou », comme l'appellent les habitants de la région ; une mine de charbon à ciel ouvert qui permet le chauffage domestique et le fonctionnement de la centrale thermique toute proche. C'est gigantesque. Des excavatrices colossales ont creusé un immense cratère pour en extraire le minerai de lignite, une variété de charbon à faible rendement énergétique. Le trou est rebouché en amont, au fur et à mesure que l'extraction progresse. Les villages situés sur le passage du trou ont été rasés. Leurs habitants sont relogés dans les coquettes maisons de nouveaux villages. On traverse le village de Pier, le prochain à disparaître. Stéphanie roule au ralenti dans les rues désertes. La plupart des maisons sont abandonnées. Les vitres sont souvent cassées, la végétation envahie les jardins, les toiles d'araignées tapissent les portes, enrobent les poignées et les boîtes aux lettres éventrées. Il règne une atmosphère pesante dans ce village fantôme ; pire que s'il était vraiment mort. On reste coi, sans voix, oppressé.

En rentrant à Méaulte, je n'imagine pas que ce séjour reste sans suite. J'ai envie de retourner à Aldenhoven pour rapporter le témoignage d'un événement hors du commun qui va encore durer plusieurs décennies. J'ai déjà retenu le titre du reportage. Ce sera « Le trou ».

Stéphanie me communique les coordonnées de Regina, urbaniste à la mairie de Inden, là où nous allons installer notre camp de base pour réaliser le tournage lors de quatre déplacements d'un à trois jours chacun. Le site n'est distant de Méaulte que de trois cents kilomètres. Trois heures suffisent pour s'y rendre par l'autoroute qui traverse la Belgique.

Grande femme blonde, autoritaire, pragmatique et déterminée, mais sensible, la quarantaine, Regina nous accueille à notre hôtel, dans la nouvelle ville d'Inden. Je lui soumets le programme envisagé : visite du trou et de ses installations ; rencontre avec des personnes qui vont devoir se reloger et d'autres, déjà déplacées ; analyse de l'impact environnemental, des retombées économiques ; rendez-vous avec un représentant de la société RWE ; perspectives d'avenir. Regina prend bonne note et nous promet de satisfaire tous nos souhaits, mais reste sceptique quant à la rencontre avec la RWE.

« C'est un monstre qui ne dévoile jamais les coulisses de ses activités ». On convient aussi que c'est elle qui nous contactera pour fixer les dates de nos prochaines visites en fonction des rencontres qu'elle aura pu négocier.

« Monsieur le maire d'Inden vous recevra demain. Mais aujourd'hui, on va visiter les environs du trou ».

La ville est toute neuve. Les rues, d'une étonnante propreté, sont bordées de plantations fleuries. Les maisons, très coquettes, sont toutes différentes les unes des autres. Elles ont été construites spécialement pour reloger gratuitement tous les habitants de l'ancienne ville d'Inden, rayée de la carte lors de l'extension du trou. On s'arrête à l'église, d'architecture moderne. L'intérieur est très design, avec un aménagement sobre entouré de vitraux aux motifs abstraits, colorés de diverses nuances de bleu. Dans une ambiance musicale apaisante et feutrée, un employé fait les poussières de vieilles sculptures, souvenirs transférés de l'église détruite.

On sort de la ville par la route qui s'enfonce dans la forêt de pylônes électriques à deux pas de la centrale. Ses deux cheminées géantes crachent en permanence un long nuage blanc de vapeur d'eau. On accède alors à une tour d'observation baptisée Indeman. Le souci de valoriser la région dans un environnement minier plutôt hostile a conduit les autorités locales à concrétiser

un symbole fédérateur et représentatif. La tour, d'au moins trente mètres de haut, représente un homme composé de parallélépipèdes en structures métalliques, deux pour les jambes, deux pour les bras, un pour le tronc et un autre pour la tête. On retrouve un modèle réduit d'Indeman sur le circuit touristique régional, au bord du trou. On roule maintenant sur la partie amont du trou. Pour redonner vie à cette terre défigurée, la RWE remodèle le paysage, jadis uniforme et plat. Elle aménage des aires de loisirs, des sentiers de randonnées et autres espaces verts où la nature reprend ses droits. Plus loin, on longe une rivière. Regina nous indique qu'il s'agit de la nouvelle rivière Inde. Le cours de l'ancienne a été détourné pour contourner le trou. Il a fallu cinq ans pour concevoir et reconstituer un lit fonctionnel et suffisamment large pour lui permettre de retrouver un cours naturel au fil du temps. On arrive ensuite au lac Blausteinsee, là où une portion du trou n'a pas été remblayée mais inondée. Ce plan d'eau aménagé est maintenant très prisé des amateurs de sports nautiques.

Au lever d'une légère grasse matinée, on refait un tour des sites visités hier pour prendre quelques clichés plus esthétiques que ceux de la veille. Régina nous rejoint à l'hôtel pour un rapide déjeuner puis nous conduit à la mairie d'Inden dans le bureau du maire, Ulrich Schuster. Très intéressé par la démarche d'un reportage, il nous renseigne largement, tout disposé à nous faciliter la tâche. On prend le temps de se présenter en buvant un café. J'installe la caméra sur pied et commence l'enregistrement, entrecoupé par les traductions de Regina.

« Nous avons construit une commune toute neuve avec toutes les infrastructures nécessaires : maisons, rues, écoles, aires de jeux, espaces verts, casernes de pompiers, église, et même certains commerces. Nous avons utilisé une partie de notre budget, mais pour l'essentiel, l'argent venait de la RWE, l'entreprise responsable du chantier ».

« Qui a conçu Indeman ? ».

« C'est un architecte néerlandais qui a créé l'emblème Indeman. Vous savez, quand on pense à Paris, on pense à la tour Eiffel ; quand on pense à New York, on pense à la statue de la Liberté ; quand on pensera à notre région, on devra désormais penser à Indeman ».

Ulrich nous invite à le suivre dans la grande salle du conseil pour nous montrer la maquette de toute la zone concernée par l'exploitation de la mine. L'ouvrage, remarquable de détails, mesure au moins trois mètres sur trois, et plus impressionnant, fait apparaître la surface définitive du trou. Un trou qui n'en finit pas de progresser, à raison d'un mètre par jour. Les réserves de lignite ne

s'épuiseront qu'en 2030, en procurant deux mille emplois, sans compter les sous-traitants.

« Quand le chantier sera terminé, les emplois disparaîtront. La région doit donc créer une autre forme de développement. L'agriculture devait prendre le relai, mais nous avons pensé qu'un lac offrirait plus d'opportunités pour l'avenir de la région ». Regina précise que les autorités ont donné leur accord après confirmation par une étude d'experts.

« Sans attendre la fin du chantier, la mine sera progressivement inondée. Le nouveau lac sera d'abord alimenté par la Rhur, la plus grande rivière de la région. Ses eaux seront captées puis canalisées vers le lac. Pour finir, on utilisera les eaux souterraines ».

Avant de regagner Méaulte, on repasse par le belvédère qui domine le trou pour réaliser un balayage panoramique de cette immense plaie dans le paysage, pas prête à cicatriser. Au loin, une batterie d'éoliennes semble tourner au ralenti, en attendant de prendre le relai...ou pas, de la centrale à charbon. On ne peut s'empêcher de faire le détour par le village fantôme de Pier. Je cède le volant à Annie pour qu'elle roule le plus lentement possible pendant que je filme en travelling les façades en cours de délabrement, les jardins envahis de mauvaises herbes, les portails vandalisés, tout comme les bancs publics. Puis on descend de voiture pour déambuler dans les ruelles, sans réussir à imaginer que des gens ont pu écrire ici une page de leur vie. Tout à coup, on entend des pas au coin de la rue. On voit alors déboucher deux vigiles qui viennent nous demander ce qu'on fait là. Je leur explique que je réalise un documentaire. Ils nous laissent continuer, en disant qu'ils nous avaient pris pour des pilleurs, très nombreux dans les villages à l'abandon comme Pier.

Un mois plus tard, Regina nous donne rendez-vous dans son bureau, à la mairie.

« Mauvaise nouvelle : la RWE ne souhaite pas vous recevoir. Le responsable sécurité ne vous connaît pas et pense que vous pourriez être un activiste de GreenPeace ou d'une autre organisation ».

« Je suis plutôt flatté de cette confusion, mais quand on reviendra, je vous apporterai des DVD de mes précédents films, en Inde, en Ethiopie, au Yémen et même celui sur la réalisation de la piste pour le Belouga. Je vous apporterai les versions allemandes. Vous les lui remettrez en disant que je souhaite réaliser un documentaire du même style. Il pourra alors juger... ». Elle accepte de jouer le jeu, et enchaîne sur sa mission.

« Au début, en tant qu'urbaniste, je prenais en charge les gens qui devaient déménager, ceux du vieux Inden. Parce qu'en plus du dédommagement de la RWE, les gens sont assistés, conseillés et suivis jusqu'à leur réinstallation. Ensuite, je me suis pleinement investie dans le projet de création de la nouvelle commune. Une de mes premières missions a concerné un couple âgé qui avait longtemps vécu à Inden. Nous avons finalement réussi à les convaincre de commencer le déménagement. Ils étaient parmi les derniers à quitter le village. Ils se sont alors installés dans une très belle maison, mais peu de temps après, ils sont décédés tous les deux ».

« On va maintenant aller voir un fermier, Fritz, qui habite à l'écart du village de Pier sur le passage du trou. Il vit avec sa fille Anna. Leurs bâtiments vont disparaître un jour. Leur témoignage pourra vous intéresser. J'ai aussi invité une autre personne, Ursula, qui habite toujours à Pier. Elle s'est associée à Fritz pour gérer leurs exploitations agricoles et les vendre à la RWE ».

On se gare dans la cour de la ferme en passant sous un porche surmonté d'une enseigne représentant la silhouette d'un cheval. Au fond, ce sont les bâtiments agricoles. A gauche, la maison d'habitation. On y entre directement par la cuisine. Fritz et Anna sont attablés. Ils nous attendaient à quatorze heures ; il est quatorze heures. Regina a veillé à bien respecter l'horaire convenu. Je dois avoir du sang allemand, car moi aussi, je ne peux supporter d'être en retard à un rendez-vous, quel qu'il soit. Anna sert le café. Petite, visage en ovale, vêtue très sobrement, pas snob pour un sou, c'est une fille de la campagne, à l'allure d'un garçon manqué. Mais son regard scrutateur laisse supposer une intense activité cérébrale sous sa coiffure en queue de cheval. Et justement, Anna est passionnée par les chevaux. Souvent lauréate de concours hippiques, elle vient de passer sa maîtrise pour donner des cours d'équitation. Elle apporte un album photos et nous montre l'ancienne grange.

« Elle a été détruite dans un incendie en 1991. On a alors arrêté l'élevage des vaches pour se reconvertir dans l'équitation et on a construit un hangar de manège ».

Fritz, crâne chauve, regarde la photo avec nostalgie, en tirant une bouffée de cigarette. Une volute de fumée s'enroule autour d'un ruban torsadé de papier tue-mouche suspendu au plafond. Un grand chien noir couché au pied d'une vieille cuisinière se redresse pour soupirer puis s'affale à nouveau.

Je confie mes questions à Regina. La première concerne l'impact du chantier de la mine sur la ferme. Après un temps de réflexion, Fritz répond d'une voix de basse, presque caverneuse mais apaisante.

« C'est vrai que nous avons besoin d'énergie. Elle doit être trouvée quelque part. Le lignite est nécessaire et le chantier est créateur d'emplois. Mais nous sommes les perdants. Quand le lac sera aménagé, la terre cultivable et les paysages disparaîtront pour toujours. Les bonnes terres de culture sont rares ici. A vrai dire, les nouvelles terres sont acceptables, avec de bons rendements, mais elles seront difficiles à cultiver ».

« L'indemnisation que vous allez recevoir va-t-elle couvrir vos besoins ? »

« Elle nous paraît correcte, compte tenu de la vétusté de la ferme. Mais je ne pourrai pas en reconstruire une aussi grande. Pour les bâtiments d'exploitation, j'espère que ça ira ».

« Allez-vous vivre dans un logement plus petit ? »

« Nous allons à la fois réduire les dimensions et couvrir les frais supplémentaires avec un emprunt ou un apport personnel ».

« Quand allez-vous quitter cette ferme ? ». C'est Anna qui répond.

« Nous déménagerons quand la nouvelle ferme sera construite. Nous ne savons pas encore quels bâtiments seront finis en premier ».

« Avez-vous été informés de la date de destruction de votre ferme ? ».

« Non, mais on aimerait bien le savoir ».

« Qu'est-ce qui va vous manquer le plus ? ». Fritz souffle, comme touché là où ça fait mal.

« Difficile de répondre ». Il marque un temps d'arrêt, puis respire à fond.

« On regrettera l'endroit. Ici, on est bien situé ; c'est idéal pour les chevaux et le manège. Mais c'est surtout nos voisins. Ils sont tout près de nous, on n'est pas seuls. Demain, on sera tous éloignés. C'est ça qui va nous manquer ».

Anna se lève alors, car un jeune garçon vient d'arriver pour son cours d'équitation. Annie et moi la suivons dans la salle du manège, rectangulaire et dix fois plus vaste qu'une piste de cirque. Le cavalier en herbe, parfaitement équipé pour l'occasion, harnache lui-même le cheval choisi par Anna. On en profite pour aller caresser les autres montures, environ une dizaine, dans l'écurie attenante. Pendant la séance d'exercices, on entre dans un petit bureau situé dans un coin de la salle pour y admirer les diplômes et trophées conquis par Anna.

Au départ de son élève, elle tient à nous montrer la chapelle, sur le point d'être détruite, elle aussi.

« Avant, on y faisait la messe quatre fois par an. L'an dernier, on l'a utilisée pour la dernière fois ».

On remercie Fritz et Anna, en convenant de finir l'interview lors de notre prochain passage.

Ce matin, on a rendez-vous chez Ursula, à Pier. Comme Ursula parle anglais, Regina peut donc se libérer. On arrive à l'adresse indiquée. J'active la sonnette d'une maison plutôt coquette et encore bien entretenue. Gros contraste avec les maisons voisines, tout droit sorties d'un film d'épouvante. Une petite femme légèrement courbée mais alerte, la bonne cinquantaine, nous ouvre. L'intérieur est plutôt cossu, style années soixante-dix.

« Je suis venue ici juste après mon mariage, il y a vingt-six ans. Ensuite, mon mari est décédé ». Sa voix est sourde et éraillée. Son regard parcourt tous les meubles et bibelots, sans pouvoir se fixer sur l'un d'eux en particulier ; ils sont tous chargés de tellement de souvenirs.

« Tout notre patrimoine familial se trouve dans cette maison. Ici, ce sont les meubles de mes beaux-parents, et là, depuis mon enfance, ceux de mes parents ». Elle marque une pause. On distingue alors le tic-tac d'une comtoise sans doute plus âgée qu'elle. Annie s'inquiète pour son mobilier.

« Vous pourrez tout emporter dans votre futur logement ? ».

« Je vais essayer d'emmener le maximum, mais je risque de ne pas réussir, pour la simple raison que nous construisons en pleine nature, dans une zone hors agglomération. Et dans ce cas, on doit respecter certaines normes concernant la taille des bâtiments ». Elle allume son PC et nous montre les plans prévisionnels de la nouvelle propriété, élaborés avec Fritz et Anna.

« Vous voyez, ici, ce sera leur maison, là, le centre équestre, les écuries, le hangar de Fritz et là, ma maison ».

Elle nous propose maintenant d'aller au cimetière. Ursula venait s'y recueillir. Mais la tombe de son mari vient d'être transférée dans un autre cimetière, comme la plupart des autres. On quitte ce lieu qui semble avoir été profané pour marcher jusqu'à la limite de la ville, ou plutôt la nouvelle limite de la ville, là où une pelleteuse effectue son travail de sape : celui de la démolition des maisons avant l'arrivée des excavatrices qu'on aperçoit à seulement quelques centaines de mètres. On approche d'une maison complètement détruite. Une équipe d'ouvriers stockent tous les matériaux dans de grandes bennes selon un tri sélectif très rigoureux : les boiseries, la ferraille, le carrelage. Certains portent une combinaison spéciale pour récupérer la laine de verre et la mettre dans un grand sac isolant. Plus tard, tout sera dégagé avant le passage des

dévoreuses de charbon : canalisations, câblages, macadam, fondations et même les arbres. Cent mètres plus loin, on assiste à la mise à mort d'une habitation qui devait avoir fière allure avec son balcon et la mezzanine qu'on aperçoit à travers la plaie béante dans sa façade. Les puissantes mâchoires de l'engin plongent dans la toiture comme un vautour dans les entrailles d'une proie, puis arrachent les poutres et déchirent des lambeaux de laine de verre dans un bruit à la fois lugubre et strident. Mon regard croise celui d'Annie. Sans un mot, on observe discrètement Ursula, tétanisée. Face à ce spectacle irréel et terrifiant, elle ne peut qu'imaginer la prochaine douleur de voir s'envoler l'âme des souvenirs qui donnent encore vie à sa maison et qui en imprègnent chaque parcelle.

Le lendemain, Regina nous accompagne chez Léonard, un boulanger déjà relogé à Inden.

La plupart des personnes relogées à Inden ne donnent pas l'impression d'être déracinées. Alors ils sont nombreux à se retrouver dans la nouvelle cité en compagnie du même voisinage, et pour Léonard, avec un magasin tout neuf.

L'impression ressentie en entrant dans sa boulangerie est édifiante. Tout est nickel, moderne, fonctionnel, agréable à l'œil... et ça sent bon. Léonard nous entraîne dans l'arrière-boutique pendant que son épouse, la mine réjouie, papote joyeusement avec une cliente.

« Ce n'était pas très gai de quitter notre domicile, c'est clair. Mais on s'y est habitué. On savait que ce changement de lieu était nécessaire. On ne peut pas lutter contre une telle force. L'indemnisation était très importante et ça nous a permis de vivre et de regarder vers un avenir sûr. Et ce qu'on a fait ici pour les gens, c'est le top ! On a un très beau cadre de vie ».

Un mois passe avant notre troisième déplacement. Je n'oublie pas les DVD pour la RWE. Regina me promet de les remettre au plus vite au responsable sécurité, puis nous communique les coordonnées de Hans, anglophone, qui possédait un studio photo à Pier. On le contacte pour fixer un rendez-vous à l'emplacement de son ancienne maison détruite. La tête bien ronde de Hans, presque chauve, sourit en permanence. Encore un qui ne semble pas avoir perdu au change. Il nous indique l'endroit où il vivait : le terrain est maintenant vierge de toute trace de vie, à part quelques arbres qui bordaient sa propriété, et qui seront bientôt arrachés.

« C'était un endroit très agréable, bien situé dans le village. Alors que voulez-vous, il a fallu partir dans le nouveau village de Pier, qui est encore en cours d'aménagement. Voici une photo de notre maison qui se trouvait là, en face de

nous. Alors les pelleteuses l'ont rasée ». Il nous montre une photo des pelleteuses en action, puis la photo d'une superbe villa.

« Et avec l'argent de l'indemnité, on a construit cette maison-là dans le nouveau village. Si vous voulez, vous me suivez en voiture et on y va ».

Le nouveau village est en plein chantier. Les routes ne sont pas encore goudronnées et sont toutes bordées de tranchées prêtes à recevoir câbles et canalisations. Le jardin d'accès à l'entrée est un modèle du genre. Des allées fleuries serpentent sur un parterre de pelouse impeccable, en empruntant un petit pont qui surplombe un plan d'eau couvert de nénuphars aux fleurs roses.

Idyllique !

« Ici, c'est un jardin spécial. Les gens viennent de soixante kilomètres à la ronde pour faire leurs photos de mariage ».

A l'intérieur, même raffinement. Magnifique salon, meublé en contemporain, tout comme le studio photo, équipé de matériel ultra moderne. De nombreuses photos sont exposées sur un présentoir.

« Ça, c'est notre production. Photos de mariage, portraits, effets spéciaux. Nous sommes très heureux dans notre nouvelle maison. Elle est bien mieux que celle que nous avions. L'autre avait trente-trois ans, celle-ci à peine deux ans. Quant au studio, il offre de bien meilleures fonctionnalités pour le travail ».

Après cette bouffée d'optimisme, on retourne chez Fritz et Anna, en récupérant Regina à Inden. En passant par le chemin de la chapelle, on constate que l'édifice a disparu. On se gare pour aller voir de plus près. Il ne reste plus que les fondations et les mosaïques saccagées du vieux carrelage.

Ursula est présente à la ferme. Je demande à Anna quels souvenirs elle garde des endroits déjà engloutis dans le trou.

« Je n'ai pas de souvenirs parce que j'étais scolarisée à Merken, qui n'était pas touchée par le chantier. Quand j'allais à l'école, j'avais naturellement plus d'amis là-bas et finalement peu de contacts avec les gens des villages démolis d'Inden et Pier ». Pour les plus anciens, les souvenirs s'arrêtent au bout des routes qui basculent dans le trou et s'évanouissent. Ursula reconnaît que les jeunes ne sont pas trop perturbés.

« Ils sont habitués aux nombreux changements sociaux. Mais pour les personnes âgées, c'est une réelle difficulté qu'elles ont du mal à accepter. Ça veut dire que ma génération et la précédente vivent depuis soixante ans avec l'idée qu'il va falloir quitter ce lieu ». Fritz se rappelle.

« Déjà tout petit, je me souviens qu'on parlait du trou ».

Anna tente d'apporter une conclusion qui exprime assez bien le regard qu'on peut porter sur ce phénomène local de société.

« Ici, dans la région, il y a plusieurs lacs qui proviennent tous de différents chantiers de l'industrie minière du lignite. Mais de nos jours, presque personne ne sait qu'à ces endroits, on exploitait du charbon. Et la même chose se produira avec le nouveau lac. Dans un siècle, personne ne se souviendra de notre histoire ».

A peine rentrés chez nous, Regina nous adresse un mail : la société RWE accepte de nous recevoir fin juin, dans deux semaines. Ouf ! J'aurais vraiment ragé de ne pouvoir ni filmer à l'intérieur du trou, ni interviewer un responsable RWE. Malheureusement, Annie préfère ne pas m'accompagner. Elle se sent trop fatiguée pour faire l'aller-retour en deux jours qui s'annoncent intenses.

Regina m'accompagne au siège de la RWE. Elle me présente mon guide, Wilfried, un jeune homme plutôt beau gosse qui nous attend dans une salle de réunion. Il est ingénieur chargé d'automatiser toutes les tâches d'exploitation du lignite dans la mine. Une jeune femme aux cheveux mi- longs blond-foncé, Ingrid, se tient à ses côtés. Élégante et distinguée avec un tailleur bleu ciel et des bottines noires, elle a été désignée par le service sécurité pour chaperonner Wilfried. Elle devra rester vigilante pour s'assurer que nos échanges n'affectent en rien les intérêts de la RWE. Wilfried parle un excellent français. Regina saute sur l'occasion pour s'éclipser. Ingrid ne comprend pas ma langue et devra se contenter des traductions de son collègue.

Ils commencent par m'avouer avoir bien aimé les reportages de mes DVD que Regina leur avait transmis, et souhaitent m'aider à réaliser un documentaire de même qualité. Ravi de cette entrée en matière, je savoure le café crème offert par la maison avec des viennoiseries, pendant que Wilfried me présente le fonctionnement général de la société.

On monte dans un 4X4 piloté par Wilfried. Il se gare au bord du trou pour m'expliquer les grandes lignes du chantier. Cinq excavatrices colossales aussi lourdes que la Tour Eiffel creusent inlassablement le sol. Leur silhouette évoque celle d'un dinosaure, avec leur énorme appendice caudal qui les maintient en équilibre. Malgré leurs deux cents mètres de longueur chacune, elles font figure de modèle réduit dans le cratère géant de quatre kilomètres de diamètre.

« Les deux machines situées au bord du trou dégagent la couche de terre jusqu'à trouver celle du charbon. Les trois autres sont dédiées à l'extraction du lignite. Vous voyez les convoyeurs ? » Je vois effectivement tout un réseau

parfaitement agencé de tapis roulants, véritables rivières qui charrient des matériaux noirs ou marron.

« Tous les convoyeurs convergent vers un nœud de distribution qui va aiguiller le charbon vers la centrale thermique, et la terre déblayée vers d'énormes machines de remblai en amont du trou ». En fait, le trou est constamment rebouché en amont à mesure qu'il s'ouvre en aval. Les remblayeuses, sortes de grues géantes, crachent la terre en la répartissant régulièrement pour restaurer les champs et la rendre à nouveau cultivable.

« La dernière couche de remblai provient de la terre récupérée sur plusieurs mètres de profondeur donc moins fertile que la couche superficielle. Néanmoins, on la cultive pendant cinq ans pour améliorer son rendement, avant de la revendre un bon prix aux agriculteurs qui ont perdu leur champ et que nous avons dédommagés ».

Je filme les images associées à ses commentaires. L'objectif se fixe parfois sur son visage, mais jamais sur Ingrid, apparemment intéressée par les rares traductions de Wilfried, mais vigilante.

On amorce maintenant la descente à deux cents mètres de profondeur sur une piste damée, seulement constituée du mélange naturel de terre et de lignite. Il a beaucoup plu cette nuit, mais en surface, on roule sans glisser sur une sorte de boue sèche, épaisse et meuble, comme sablée.

On approche d'une excavatrice qui ronge la falaise en aval du trou ; celle qui va engloutir le village de Pier, dans quelques temps. On se gare sous le monstre d'acier, fait de milliers de poutrelles imbriquées et d'équipements sophistiqués avec des mécanismes à engrenages disproportionnés. C'est dantesque, digne d'un film de science-fiction. Je suis fasciné par les dimensions de la roue à pelles, sorte de noria équipée de godets qui raclent chacun plusieurs tonnes de terre à chaque tour, avant de les déposer sur le tapis du convoyeur. Un ouvrier marche à quelques mètres de la roue en mouvement. Sans prendre le temps de sortir le pied de caméra, je filme la scène saisissante de ce bonhomme paraissant minuscule et tellement vulnérable. Ingrid paraît légèrement incommodée avec sa tenue plutôt mondaine pour une visite de chantier. Heureusement pour elle que la boue soit sèche... Un escalier nous conduit à la cabine de pilotage, exigüe mais bourrée de cadrans et d'écrans de contrôle. Confortablement installé sur un fauteuil tournant, un jeune homme tient les commandes, assisté par ordinateur.

« Seulement une dizaine de personnes travaillent dans la mine : les pilotes et le personnel de maintenance ».

Toutes les excavatrices sont identiques, mais celles qui extraient le charbon sont arrosées en permanence pour limiter la dispersion des poussières nocives. Je dois reconnaître qu'on n'a jamais été importuné par une quelconque pollution de l'air.

On se quitte pour la pause déjeuner puis je retrouve le duo RWE pour un tour des extérieurs de la mine. Wilfried prend un air triste.

« Je suis désolé, mais la sécurité interdit d'insérer des interviews et d'afficher mon visage sur le film ». Ingrid se doute qu'il m'annonce cette décision et reste impassible. J'accuse le coup car j'aurais voulu connaître et afficher la version RWE sur l'impact écologique des mines de charbon. Mais au son de sa voix, j'ai senti l'embarras de Wilfried et même une certaine contrariété. Le scénario du reportage commençait à le séduire. Comme moi, il restera sur sa faim. Il m'invite à ses côtés dans le 4X4 pour sillonner les routes jadis très fréquentées et maintenant interdites au public. La plupart s'arrêtent au bord du trou. On traverse une zone parsemée d'une batterie de pompes protégées dans des enclos grillagés. Wilfried répond à mon air interrogateur.

« En creusant en profondeur, on libère les eaux d'infiltration et celles de certaines nappes phréatiques. On a dû installer ce réseau de pompes tout autour du trou pour éviter l'inondation de la mine ».

On passe souvent sous une forêt de brumisateurs.

« Ce sont les mêmes que dans la mine. Ça permet d'humidifier l'air pour rabattre au sol les poussières de charbon ». Je lui demande de m'arrêter un instant pour une prise de vue sympa en contre-jour de ce brouillard d'eau pulvérisé, avec l'ensemble de la mine en arrière-plan.

En arrivant au niveau des champs restaurés après remblaiement, Wilfried me fait remarquer les tracteurs en pleine activité. Puis on longe la nouvelle rivière Inde. Rien ne laisse supposer qu'elle est artificielle. Wilfried me remet un plan en coupe qui montre les différentes couches de matériaux, pierres, gravillons, sable qu'il a fallu étaler avant la mise en eau pour reconstituer un lit de rivière pérenne.

En fin d'après-midi, on fait une halte devant le modèle réduit d'Indeman, pour un petit débriefing. Je me décide, hors caméra, à parler écologie. En toute franchise et sans doute ravi que j'aborde le sujet, Wilfried m'avoue son embarras.

« Il est vrai qu'aujourd'hui, la production d'électricité à partir du charbon représente la principale source d'émission de gaz à effet de serre, sans parler des nuisances, en particulier pour la santé. Mais quelles alternatives dans

l'immédiate ? Les premières centrales à faible émission de CO2, qualifiées de centrales à « charbon propre », entrent en service, mais le parc de remplacement des vieilles centrales ne sera pas opérationnel avant 2020. Par ailleurs, les énergies renouvelables, comme le solaire, l'éolien ou autres, sont encore loin de subvenir à la demande, d'autant que l'Allemagne abandonne progressivement son programme nucléaire ». Je remercie Wilfried...et Ingrid pour leur accueil, en promettant de leur envoyer un DVD du film. Je resterai longtemps en contact avec Wilfried, jusqu'à ce qu'il s'expatrie en Australie...respirer un autre air.

Pour mon ultime soirée à Inden, je retourne au bord de la rivière, au moment où le soleil couchant l'illumine de reflets orangés. Au loin, les grandes cheminées sont presque belles, sous l'épais nuage de vapeur qui vire au rose. Je sors une dernière fois la caméra pour immortaliser ce tableau pastel.

Je me rappelle les paroles d'Anna : « Dans un siècle, plus personne ne se souviendra de notre histoire ». Alors je me demande d'où proviendra l'électricité dans un siècle, et quand et comment se produira l'indispensable transition énergétique ? En attendant, la rivière Inde continuera de couler dans un environnement de seconde main, qui constituera le cadre de vie des générations futures, plus instables et moins attachées à la valeur des symboles.